

Chapitre 1

Ils s'étaient présentés au port du Pirée très tôt. La mer empruntait sa couleur au ciel attique et à ses montagnes roses. Au sommet du mât arrière du navire, un pavillon ondulait légèrement au vent.

— Pourquoi, Papouli, le drapeau n'est pas pareil aux autres? demandait l'enfant.

Le grand-père maternel expliquait :

— Le drapeau naval diffère, c'est toujours ainsi. C'est une loi internationale.

— Pourquoi, Papouli, on lave les planchers?

— On nettoie les ponts, on prépare le départ. On va bientôt larguer.

— Qu'est-ce que ça veut dire larguer, Papouli?

— C'est lever les amarres, partir, mon petit.

Dimitri battait des mains, il irait faire un beau grand tour de bateau.

— Tu viens avec nous?

Le grand-père refoulait ses larmes. Il savait qu'il ne reverrait jamais ceux qui le quittaient. Il ne prononcerait pas le mot au revoir; il s'agissait d'adieux.

On libérait la passerelle, l'embarquement ne tarderait plus. Les accolades se prolongeaient. On ne se parlait pas, il n'y avait plus rien à se dire, on ravalait sa peine.

Le grand-père se pencha, prit la vieille pipe qu'il tenait entre ses dents, la secoua, la remit à son petit-fils.

—Prends, Dimitri, ça te rappellera ton Papouli.

L'enfant remerciait d'un sourire merveilleux. Ses yeux brillaient : la pipe de Papouli ! Les spirales de fumée qui s'en échappaient avaient, depuis toujours, enchanté son enfance. Il les balayait de ses mains, se complaisait à tendre l'index afin de briser les cercles qu'elles faisaient parfois. La pipe de Papouli, c'était aussi les genoux de grand-papa, l'amour du vieil homme, ses caresses, les bonbons qu'il lui donnait en cachette.

Aujourd'hui il partait sur un gros bateau. La musique emplissait l'air. Il y avait foule, des hommes en uniformes blancs ou noirs, avec des rubans dorés, beaucoup d'activité. Pourquoi pleurait-on ? Les grands ne connaissaient donc pas la joie ?

Dimitri s'était échappé des mains de son grand-père, avait couru vers sa mère.

—Regarde, regarde, maman. Papouli m'a donné sa pipe, à moi !

Les regards du père et de la fille se croisèrent, déchirants. Pendant que sur le quai naval le groupe d'émigrants s'entassait, malheureux, anxieux de voir se prolonger ce départ d'autant plus pénible que cruel, les touristes, les vacanciers et autres voyageurs avaient déjà traversé la passerelle et avaient été guidés vers leurs cabines respectives où les attendaient le grand luxe et le confort. Leurs bagages étaient hissés à bord par une porte pratiquée dans la coque. Ils leur seraient distribués après le départ alors qu'ils se pavaneraient d'un couloir à l'autre, explorant qui les bars, qui les salles de spectacle, qui la bibliothèque, prisant les bois précieux, les somptueux escaliers recouverts d'épais tapis.

Les émigrants, eux, tenaient leur baluchon d'une main, de l'autre le précieux document estampé qui rendait officiel leur départ vers une autre destinée. Plus d'un avançait d'un pas hésitant, tenant cette rampe si significative, redoutant plus que jamais la décision de partir, se jurant de revenir sur le sol natal qu'il quittait dès que sa situation pécuniaire le lui permettrait. Pour l'instant, tout n'était qu'incertitude, que promesse, qu'espoir.

Le paquebot *Queen Frederica* avait reçu son nom en honneur de l'épouse du roi Paul, monarque de ce pays. Il avait servi au transport des troupes pendant la Seconde Guerre mondiale ; il n'en était pas à sa première traversée.

Les navires qui parcourent les mers du monde ont vécu l'histoire, y ont participé, autant que les humains. Ils sont saturés de souvenirs, de rêves, d'espoirs, ils ont vu pleurer et entendu rire.

Aujourd'hui encore, celui-ci assistait à un spectacle troublant. À mesure qu'il s'éloignait de son port d'attache, que le drapeau national saluait royalement au bout du mât, que l'orchestre lançait dans l'air sa musique troublante, les familles des émigrants serraient leurs rangs, alors que sur les ponts on les voyait se perdre peu à peu dans le décor grec, le berceau de la civilisation. Le Parthénon, glorieux, au sommet de l'Acropole, paraissait tout à coup, lançait un ultime message : celui de la brièveté de l'instant qui passe, mais aussi celui de la continuité et de la puissance des siècles.

Au bar *Christal*, la fête était commencée; orchestre, coupes de champagne, rires, éclats. En bas, dans la coque, s'entassaient ceux qui auraient pour musique le clapotis des vagues battant les flancs du navire et les pleurs de quelques femmes attristées. Les hommes devaient se montrer plus courageux, contrôler leurs émotions profondes, être braves.

La mer Méditerranée traversée, on mit le cap sur l'Atlantique. Le rocher de Gibraltar rendait la rupture définitive. Les eaux de l'océan, moins clémentes parce que toujours agitées en profondeur, ajoutaient aux déboires des émigrants. Le mal de mer n'épargnait que ceux qui avaient le pas marin. Vera Dracopoulos souffrait. Dimitri se sentait bien triste. Tout lui semblait manquer de logique. On ne pouvait ni courir ni aller flâner sur les ponts. Seul le moment du départ avait été réjouissant.

Quand, enfin, on atteignit les abords de Halifax, la vie sembla reprendre un certain sens. Le soleil de midi qui illuminait le port parut aux voyageurs d'une brillance peu commune, sans doute à cause du contraste créé par la nébulosité de l'endroit qu'ils quittaient. On se sentait rasséréné par cette chaleur d'août, après avoir été prévenu des cuisants froids de l'hiver canadien. Le Nouveau Monde paraissait prometteur.

Polovios Dracopoulos et sa famille assistaient, muets, au départ du *Queen Frederica* qui reprendrait la mer pour sa destination finale, le port de New York, cette riche Amérique où tant de compatriotes avaient choisi de s'exiler. En cet instant, Polovios se réjouissait de son choix. Un bien-être qu'il avait du mal à définir l'envahissait.

Sans adresses à échanger, sans but précis face à leur avenir, il leur restait en commun un seul espoir : celui de la réalisation de leurs rêves respectifs. Peut-être qu'un jour leur route se croiserait, qu'ils se retrouveraient.

L'entrée dans ce pays d'accueil avait aussi ses formalités. Polovios, confiant, exhibait ses papiers. Vera s'inquiétait. Les officiers en uniforme tamponnaient des formulaires, comme les militaires autrefois, ces ennemis qui assiégeaient son pays et que l'on décrivait dans les chansons de folklore.

Polovios plia minutieusement le document qu'on lui remit, le plaça dans la poche intérieure de son veston. La famille prit ensuite la direction de la gare ferroviaire.

Le voyage en train jusqu'à Montréal ravit Dimitri, qui s'épatait de tout ce qu'il voyait depuis ces grandes fenêtres qui laissaient défiler devant lui des paysages de verdure, des espaces immenses, des enfants qui jouaient çà et là. Il était heureux d'avoir recouvré sa liberté de mouvement. Le sourire reparut enfin sur le visage de sa mère. L'enfant goûtait l'affection de son père qui le tenait bien serré contre lui, muet, mais combien observateur de ce qui dépassait tous ses espoirs : l'immensité du Canada! Déjà, il l'aimait.

Polovios Dracopoulos travaillait sur les quais de Montréal à titre de débardeur pendant la saison active de navigation sur le Saint-Laurent. Durant les interminables mois d'hiver, il faisait de menus travaux, dont la livraison pour des pharmacies environnantes, ou pour le restaurateur Lafont, propriétaire du logis qu'il occupait à l'étage, avec sa famille.

Polovios était jeune, avait une bonne santé et un tempérament affable. On l'aimait dans son entourage et il s'adaptait facilement, était dévoué à ses employeurs.

Son seul caprice était la dépense que lui occasionnait l'achat d'un journal de son pays, écrit dans sa langue, ce qui le tenait informé de la situation en Grèce. La guerre civile, les troubles de Chypre, le sort de Makarios, tout lui importait. La lecture de ce journal avait presque un sens religieux pour l'exilé.

Ses rares amis canadiens l'impressionnaient par leur quasi-indifférence en matière de politique. Selon eux, n'ayant connu

que la paix, la guerre était le lot des vieux pays, là-bas, au-delà des mers.

Pourtant, à ces pacifiques, il devait la vie. Lors du dernier conflit mondial, sa mère avait reçu, pendant l'occupation allemande de la Grèce, un certain sac de riz. On lui avait si souvent répété cette histoire que, le moment venu d'émigrer, il n'avait pas hésité et choisi le Canada. Il irait vivre auprès de ces gens généreux. Sa mère décédée, il n'avait plus de parenté proche. Il commencerait une vie nouvelle. Nulle part ailleurs son fils ne pourrait connaître un avenir plus prometteur.

Sa femme, Vera, se taisait. Le contentement de son mari lui suffisait. Mais son cœur restait ulcéré. Dimitri en subissait les contrecoups. Dès qu'elle se trouvait seule avec son fils, elle l'obligeait à converser en langue grecque, lui narrait l'histoire de son pays d'origine, lui inculquait les mythes et les légendes grecs, ce qui finissait par lasser l'enfant qui s'était trouvé un refuge de silence et de paix dans le vieux hangar adjacent à la maison.

Les premières années avaient été cruelles. L'hiver et ses obligations, tant physiques que monétaires, étaient difficiles à traverser et minaient jusqu'à leurs ambitions personnelles. Lafont n'avait pas hésité à aider cette famille dans le besoin. À plusieurs reprises, il avait fait crédit à Polovios. Le jeune Dimitri apportait son aide, mais surtout il charmait par sa candeur et son sourire. Peu à peu, les choses se tassèrent; la vie prit un rythme normal. La période de grande crise était passée. Polovios était récompensé de son zèle et de son ardeur au travail.

Dimitri fréquentait l'école, perdait peu à peu l'accent de son pays, s'intégrait aisément aux mœurs de ses compagnons de classe. L'enfant, venu d'ailleurs, devenait un enfant d'ici. Seule Vera se sentait solitaire. Lafont, compréhensif, avait un jour accompli ce que Polovios qualifiait de miracle.

—Voulez-vous me faire une faveur? lui avait-il demandé. Cuisinez des desserts que je servirai au restaurant.

Quelques recettes appropriées, fournies par Lafont, une liste des ingrédients à se procurer, et Vera avait trouvé une nouvelle raison de vivre, une occasion de chanter.

—Ces Canadiens, s'était exclamé Polovios, ils ont du cœur à revendre.

Chapitre 2

—Bonjour, monsieur Lafont, avez-vous besoin de mes services aujourd'hui?

—Non, mon garçon, mais je t'ai gardé trois caisses vides, elles sont dans la cour. Prends-les avant qu'on te les pique.

—Merci, monsieur Lafont.

L'écolier ajusta les courroies de son cartable, prit les contenants desquels émanait l'odeur des oranges fraîches, et grimpa l'escalier qui le menait chez ses parents, au-dessus du restaurant.

À Montréal, dans certains quartiers moins favorisés, on voyait souvent de ces logis aux deuxièmes étages reliés par des hangars auxquels on accédait par des galeries. On y entassait les vieilleries et y gardait la réserve de charbon, le combustible utilisé en hiver. Sous ces entrepôts indispensables courait une ruelle.

Dimitri déposa son fardeau près de la porte et entra chez lui. Sa mère l'accueillit avec une collation.

—Bois ce lait chaud additionné de miel, ça t'aidera à grandir.

—Maman! Je ne suis plus un enfant!

La mère sourit. C'était vrai, il grandissait ce fils qu'elle choyait tant! Il avala le breuvage et se dirigea vers la porte.

—Monsieur Lafont m'a remis quelques contenants. Je vais au hangar pour en faire du petit bois. Après, je vais étudier.

—Ne t'attarde pas.

Il prit son sac d'école et s'éloigna. Il traversa la passerelle qui menait au hangar, son refuge. Il alluma l'ampoule qui répandait sur les lieux une lumière blafarde. Ici, il pouvait rêver. Installé sur un vieux fauteuil abandonné par les anciens locataires, il plongea dans l'étude de la géographie, qui le fascinait. Tous ces continents, ces mers, ces chaînes de montagnes captaient son imagination. Déjà, il connaissait la Méditerranée, l'Atlantique et l'estuaire du Saint-Laurent; le reste était à découvrir.

Sa mère, Vera Dracopoulos, ne se consolait pas d'avoir dû quitter la Grèce, son pays d'origine. Là-bas, elle avait laissé les siens, ses racines, une grande tranche de sa vie. Aussi transposait-elle son désarroi sur ce fils qui, parfois, se lassait d'entendre et de réentendre les mêmes doléances. La mère profitait de l'absence de son mari, qui lui conseillait de chercher à s'adapter à sa vie présente plutôt que de gémir sur le passé.

Dimitri trouvait l'atmosphère qu'il recherchait dans le hangar où il se réfugiait: la paix, la solitude, des heures d'évasion par la pensée.

Ce jour différait de tous les autres; le destin se chargerait de le marquer de sa griffe.

Il avait fermé les yeux, repassé mentalement les noms des capitales qu'il avait à mémoriser. Soudainement, il entendit la voix d'une jeune fille. Une chanson emplissait l'air, lui parvenait, lointaine, puis s'accroissait. Était-ce une muse des pays de son enfance qui venait le bercer? Il ouvrit les yeux.

Entre les planches disjointes, le mur du hangar laissait passer une clarté brillante. Intrigué, il s'approcha. Là se trouvait une fille belle comme un ange. De longs cheveux châtain flottaient sur ses épaules. Elle était grimpée sur un marchepied, rangeait des objets sur une tablette. Les deux mains plaquées contre le mur, l'œil collé à l'orifice, il l'observait à loisir, se laissait griser par sa voix. Voilà qu'elle perdit pied, émit un cri de douleur.

—Ah! non, s'exclama Dimitri.

La fillette s'immobilisa, promena les yeux autour d'elle. Ne voyant personne, elle demanda :

—Qui est là?

—C'est moi, ici, derrière le mur. Tu as mal? Es-tu blessée?

—Non! Qui es-tu?

—Un voisin.

Elle regardait maintenant dans la direction d'où venait la voix, faisait un pas de recul.

— Reste, jasons un peu. C'est la première fois que je te vois. Comment t'appelles-tu?

— Dis donc! Tu es indiscret.

— C'est bien malgré moi. J'étais ici, à étudier, je t'ai entendue chanter. Tu es belle à ravir. Dis-moi ton nom. S'il te plaît!

La voix du garçon était tendre, sincère. Catherine hésitait encore. Il se faisait presque suppliant. La paroi qui les séparait lui permettait d'oser, ce qu'autrement ce garçonnet timide n'aurait jamais fait. Catherine vint s'asseoir sur le sol, à sa hauteur.

— Je ne te vois pas, je ne vois que ton œil qui me dévisage. Mon nom est Catherine Rousseau.

— Bonjour, mademoiselle Catherine. Moi, je m'appelle Dimitri Johannis Dracopoulos. J'habite en haut du restaurant.

— Ah! Je connais. Moi, j'habite l'autre coin de rue.

— Tu viens souvent ici?

— Que pour faire le rangement. Et toi?

— Moi, cet endroit est mon refuge, c'est ici que je me sens heureux; j'étudie, je lis, je rêve.

— T'as une chambre, non?

— Ce n'est pas pareil; ici, c'est mystérieux, solitaire. C'est ma cachette.

Elle rit. Il aimait ce rire cristallin qui irradiait son visage, faisait apparaître une fossette à son menton têtue. Reprenant son sérieux, elle faisait maintenant la moue.

— À quoi penses-tu? Es-tu fâchée?

— Je ne suis pas fâchée, je n'ose te dire ce que je pense.

Elle secouait la tête. Ses cheveux s'illuminaient sous le mouvement. Elle les replaçait derrière les oreilles, était pensive.

— Redis-moi ton nom.

— Dimitri.

— C'est un nom bizarre, que je n'ai jamais entendu.

— C'est un nom grec.

— Oh! Tu es un immigrant...

— Grec, oui. C'est une belle histoire, j'aimerais te la raconter.

Catherine replia ses jambes qu'elle enveloppa de sa large jupe. Elle piqua ses coudes sur ses genoux et appuya sa tête sur ses mains.

— Alors, raconte-moi.

—Pas comme ça. Si tu permets, je vais déplacer une planche et tu pourras venir de ce côté-ci.

—Mes parents n'aiment pas que je parle à des étrangers.

—Je suis un voisin, pas un étranger. Soyons amis, Catherine. Tu ne le regretteras pas! Laisse-moi déplacer la planche.

Elle hésitait. Si sa mère devait un jour apprendre ça! Aujourd'hui, aucun danger, car elle serait absente pour quelques heures. Elle était allée jouer au bridge.

—O.K., Darmitri.

—Dimitri!

Le garçon était debout, regardait autour de lui, sondait le mur. Une planche semblait vouloir céder plus facilement que les autres. La lumière tamisée aidait un peu. Il était tout à sa joie. Le vieux bois céda enfin, et il écarta l'entrave. Catherine acceptait la main tendue, se faufilait dans l'espace étroit pour le rejoindre dans son repaire. Une fois face à face, ils ne trouvèrent rien à se dire; leur ingénuité faisait surface. Ils étaient à l'âge de la fanfaronnade, où la bravade tombe vite, car le courage est simulé. Dimitri figeait devant cette belle fille qui le troublait, l'émouvait. La hardiesse dont il avait fait preuve plus tôt l'avait abandonné. À peine regardait-il Catherine, dont les joues s'étaient empourprées. Le silence se prolongea, la tournure inattendue de cette première rencontre les bouleversait. Dimitri voulut parler, mais les mots ne sortirent pas de sa gorge nouée par l'émotion. Catherine se hasarda enfin.

—Que peux-tu bien faire ici, dans l'obscurité?

Elle avait posé sa question au moment même où il marmotait enfin :

—Assois-toi ici.

Ils rirent, gênés. Il ajouta :

—Elle n'est pas confortable, cette chaise...

Catherine dut insister pour qu'il lui raconte l'histoire qu'il lui avait promise. Le garçon ne se fit pas prier. Devenu volubile, il narra dans le détail les événements qui avaient marqué sa famille.

—Mon grand-père paternel a été tué en 1944, à Athènes, pendant la Deuxième Guerre mondiale. Mon père avait alors dix ans. Le pays tout entier était plongé dans la misère noire. Il n'y avait plus de nourriture, les citoyens étaient torturés par l'armée allemande. Au centre de la ville, on avait creusé un trou où l'on entassait les crânes des victimes pour effrayer

la population et l'obliger à se soumettre au régime nazi. Ma grand-mère vivait cachée dans la montagne avec mon père. Elle faisait partie d'un mouvement de résistance organisé par des femmes braves, car les maris étaient tous au front. Depuis 1941, elles protégeaient notre pays du côté des montagnes pour empêcher les Italiens et les Boches de passer. Comme ses compagnes, elle cachait son enfant avec d'autres dans des grottes d'où ils ne devaient pas sortir pour ne pas être tués.

Catherine, émue jusqu'au plus profond de son jeune cœur, buvait les paroles de ce garçon de son âge qui connaissait tant de choses. L'émotion se lisait sur son visage, ce qui rendait Dimitri plus éloquent, car il était conscient que ses dires faisaient grande impression sur son interlocutrice.

—Ma grand-mère m'a raconté qu'un jour une de ses amies a entendu frapper discrètement à sa porte. Elle a levé le store et demandé au visiteur ce qu'il voulait. «Un peu de pain, j'ai faim, madame.» Elle croyait qu'il s'agissait d'un vieux mendiant, car il était couvert de haillons. «Attendez», lui dit-elle. «Laissez-moi entrer un instant.» Elle est revenue avec une portion de pain qu'elle a tendue par l'entrebâillement. Elle a refermé brusquement et a descendu le store. L'homme s'est éloigné. Plus tard, elle devait apprendre que ce gueux n'était nul autre que son fils déguisé, qui était venu s'assurer que sa mère vivait toujours. Deux jours plus tard, il était fusillé dans sa ville natale, Thessalonique, au nord de la Grèce. Il était un chef de la résistance recherché par l'armée allemande. La pauvre femme a pleuré ce drame toute sa vie. L'horreur de la guerre n'a jamais cessé de torturer ses nuits.

Cette fois, Catherine pleurait pour de bon. Son âme d'adolescente vivait l'émouvant récit. Il se fit un silence. La tête inclinée, Dimitri n'osait pas regarder sa compagne qu'il voulait garder sous le coup de l'émotion. Il ressentait un fort sentiment de supériorité, sentiment qu'il éprouvait pour la première fois.

—Ma grand-mère, reprit-il, savait que, dorénavant, elle serait seule à protéger et à élever son autre fils. L'avenir serait sombre, la pauvreté la guettait puisque son mari était tombé au front. Puis, un jour, m'a-t-elle raconté, il s'est produit ce qu'elle appelait un miracle. On lui a remis un paquet contenant deux livres de riz. Il provenait de victuailles que des Canadiens

expédiaient généreusement aux victimes de la guerre par le truchement de la Croix-Rouge. Elle enterra le sac de riz dans un endroit connu d'elle seule. Elle garderait cette précieuse denrée pour les jours les plus sombres. Quand les rations ne leur parvenaient pas, elle en prélevait sur sa réserve pour nourrir son fils. Malgré la faim qui la tirait, elle n'en mangeait pas. La guerre se termina en 1945, mais la pauvreté ne cessa pas avec la victoire des Alliés. Le reste du sac de riz servit à cette époque à alimenter son fils qui souffrait alors d'une pleurésie. Et, disait ma grand-mère, c'est le peuple canadien qui, par sa générosité, a sauvé la vie de son enfant.

Dimitri se tut. Catherine était maintenant assise par terre aux pieds du garçon. Elle levait vers lui des yeux brouillés de pleurs. Forte était la tentation d'attirer à lui cette fille, de poser ses mains sur ses longs cheveux dorés. Elle lui paraissait si belle, plus belle que toutes les filles de son école, de son pays, de son nouveau pays. Pour la première fois, il se liait avec une amie en toute intimité! Il en était tout chaviré.

—Et son fils? demanda doucement Catherine.

—Il a grandi, il est devenu... mon père. Tu comprends pourquoi mes parents ont choisi d'émigrer au Canada, ce pays généreux qui avait sauvé la vie de mon père grâce à un sac de riz?

—Toi, tu es content d'être ici?

—Oui, surtout maintenant que tu es devenue mon amie.

Les joues de la fillette rosirent. Elle se redressa, subitement consciente de sa position. Elle s'éloigna, et joua nerveusement avec la pointe de ses cheveux.

—Je dois partir, s'exclama Catherine. Je ne dois pas être surprise ici!

—Tu vas revenir? Dis, tu vas revenir me visiter? Je vais remettre la planche en place, sans la clouer cette fois. Si tu vois de la lumière, c'est que je suis ici.

Elle opina de la tête et, silencieusement, se dirigea vers l'issue. Dimitri la regarda s'éloigner, resta là sur son fauteuil, encore ébloui par ce qu'il venait de vivre. Jamais il n'avait pu goûter tel bonheur.

Il remit ses livres dans son cartable, replaça la porte secrète et, à regret, quitta les lieux. Ce jour-là, il ne coupa pas en lanières les contenants de bois qui alimentaient la fournaise de leur pauvre logis. Dimitri était comblé. Il rentra chez lui, le cœur en fête.

—J'ai faim, maman, lança-t-il bien haut, tout en se dirigeant vers sa chambre.

Là, il irait se réfugier pour repenser à cette charmante aventure. Il n'entendit pas la réplique de sa mère, son esprit était ailleurs.

Appuyé à la fenêtre, il ne voyait rien du triste paysage qui s'étalait sous ses yeux. Le trafic dense ne le préoccupait pas. La pauvreté des lieux, le ciel gris, le vieux cadrage qui laissait passer le vent, rien ne le troublait. Son état d'âme baignait dans l'euphorie totale. Il n'aurait su exprimer ce qu'il ressentait, c'était nouveau, grisant, troublant. Catherine! Sa tendre Catherine, émotive, douce, belle, si belle! Mille questions qu'il aurait aimé lui poser trottaient dans sa tête. Il savait si peu de cette nymphe auréolée d'or qui s'était émue à ses pieds... Son cœur s'énervait, battait un peu plus vite. « Qu'est-ce qui m'arrive? »

La fillette venait d'ouvrir au garçonnet un univers inconnu, celui du monde des adultes... Mais il l'ignorait encore.

—Viens souper, fiston, ton père est déjà là.

—Bien, maman.

Les rendez-vous des adolescents gagnaient en régularité. Ensemble ils partageaient de grands secrets: celui de leur amitié, du passage dissimulé qui permettait leurs rencontres, l'impression, si valorisante à cet âge, de vivre quelque chose d'intime, d'interdit, de privilégié, qu'eux seuls connaissaient.

Catherine devenait coquette, soignait tout particulièrement ses longs cheveux que Dimitri semblait aimer.

Si Polovios était venu au hangar, il aurait été fort surpris de l'ordre qui y régnait. Tout était rangé, nettoyé, balayé. Son fils quittait lentement le chemin de l'adolescence pour s'aventurer sur celui, plus tortueux, des adultes.

Étendu sur le dos il rêvassait. Ce soir-là, après l'école, il retrouverait sa chère Catherine. C'est à ce moment que ses yeux s'arrêtèrent sur un objet auquel il tenait beaucoup, la vieille pipe que lui avait donnée son grand-père le jour de leur départ du Pirée.

Il l'avait nettoyée et la gardait précieusement sur le bureau de sa chambre. Les traits du visage de son aïeul s'étaient peu

à peu estompés de sa mémoire, mais le souvenir de son geste demeurait vif. Il la montrerait à Catherine.

Il se présenta au rendez-vous avec un bol d'eau savonneuse dans lequel il plongeait le fourneau de la pipe, puis soufflait dans le tuyau. Des bulles jaillissaient, allaient choir sur Catherine qui tendait la main pour les crever.

Sous l'effet de la lumière elles s'irisaient, s'accrochaient à ses cheveux, à son visage, avant de se volatiliser. Le jeu sans malice amusait les adolescents jusqu'au moment où un globule, plus audacieux que les autres, alla se loger dans le décolleté de la fille. Simultanément, ils eurent un rire gêné, troublé. La fillette se leva, secoua sa robe et s'éloigna brusquement.

—Salut! Il faut que je rentre.

Dimitri restait là, éberlué. Il cherchait à comprendre ce qui arrivait. Une agitation confuse le tenaillait. Était-ce la réaction de son amie? Et si elle n'allait plus revenir? Mais pourquoi?

Il lui fut pénible de bloquer le passage par où le rejoignait Catherine. Il rentra chez lui et rumina les faits le reste de la soirée.

Le lendemain, Catherine revint. Le cœur de Dimitri se mit à battre violemment. Toutefois, une certaine retenue avait modifié leur attitude. Leur habituelle désinvolture avait laissé place à la réserve.

Dimitri revint à ses récits palpitants qui meublaient leurs conversations. Pour Catherine, il faisait revivre les muses de la mythologie, évoquait la beauté et le charme de l'Acropole, lieu sacré par excellence. Les nombreuses photographies que sa mère possédait aidant, il voilait les déesses qui avaient foulé le sol et leur imputait des rôles féériques.

Peu à peu, le nuage qui avait un instant assombri leurs amours s'était dissipé. Ils n'y firent pas allusion. On s'accrochait aux rêveries, les rendait responsables de leur tendresse, de leurs émotions.

Chapitre par chapitre, toujours enjolivés, Dimitri livrait ses souvenirs à Catherine. Avant de connaître la jeune fille, il s'horrifiait d'entendre sa mère s'étendre sur le sujet. Voilà qu'il buvait ses paroles qui alimentaient ses connaissances et, par ricochet, ses rencontres avec sa jeune amie.

Bien sûr que ses pieds avaient foulé l'Acropole et qu'il avait pénétré dans le Parthénon, grimpé les hautes marches de marbre qui y conduisaient! C'était le pèlerinage hebdomadaire de sa

famille. Sa mère insistait, il devait tout mémoriser, ne rien oublier de cette merveille, tout graver dans sa petite tête, car c'est là que l'histoire de la démocratie avait pris naissance. Il se souvenait des caryatides qui avaient fait l'envie des conquérants et du célèbre théâtre grec, où il avait assisté à une tragédie qui l'avait fait bâiller d'ennui, mais qu'il racontait maintenant avec verve.

Catherine buvait ses paroles. Elle se tenait assise à ses pieds, la tête posée sur ses genoux. Parfois, dans l'ardeur de sa volubilité, il osait caresser ses cheveux. Elle fermait les yeux. Les caresses rendaient ses discours plus excitants. Les deux adolescents connaissaient un grand bonheur.

Catherine s'assagissait. L'ascendant de Dimitri influençait ses pensées et sa manière d'agir. Sa mère se réjouissait. Jamais sa fille ne lui avait paru aussi posée. Parfois, elle s'inquiétait de la voir aussi coquette. Elle la surprenait souvent à poser devant le miroir. Elle prenait un soin fou de sa toilette. Le père souriait, rassurait sa femme. « Ta fille est arrivée à l'âge où la coquetterie est une seconde nature. »

Voilà que Catherine restait sagement chez elle, ne critiquait plus quand ses parents, ces fervents du jeu de bridge, allaient veiller chez des amis. Intriguée, la mère vérifiait la présence de sa fille à la maison, ses craintes s'estompaient bien vite, car Catherine s'y trouvait toujours.

Le vendredi soir et le samedi, Dimitri travaillait comme plongeur au restaurant. Il songeait sans cesse à ses visites au hangar, dont l'ouvrage le privait.

Au retour de l'école, il s'arrêtait au restaurant. Lafont lui faisait don de glace qu'il prisait par-dessus tout. Aussi, dans son repaire, il gardait deux cuillères et les tourtereaux partageaient le lait glacé.

Madame Dracopoulos s'était souvent inquiétée de cette nouvelle amitié de son fils, qui l'accaparait, puis, peu à peu, elle s'était rassurée. Il avait de bonnes notes et s'exprimait de mieux en mieux en français. Ces amis, chez qui il allait souvent étudier, finirent par lui inspirer confiance même si elle regrettait de ne pas les connaître. « Laisse vivre ton fils, il n'a plus l'âge d'être couvé », disait le père. La mère, délaissée, geignait souvent.

Sa marotte de pleurer son pays d'origine indisposait Polovios. Maintenant qu'elle pouvait à loisir évoquer le passé, ce qui plaisait tant à son fils qui l'y encourageait, madame Dracopoulos avait retrouvé le sourire.

—Parle-moi du grand musée d'Athènes. Là où il y avait des statues de marbre hautes comme le ciel.

—Tu t'en souviens, fiston?

—Oh! oui. J'en rêvais la nuit, je rêvais qu'elles descendaient de leur socle et couraient à ma poursuite.

Et la mère décrivait les personnages de la mythologie et des légendes s'y rattachant. Zeus, Apollon, Éole, le dieu des vents, Alexandre le Grand, ce héros fabuleux qui vainquit les Perses.

—Pourquoi ne lui racontes-tu pas les conquêtes d'Aphrodite?

Polovios avait jeté sa phrase d'un ton moqueur et vite dissimulé son visage derrière son journal. Vera se signa, jeta un œil noir en direction de son mari.

—Jean l'évangéliste, maman, était-il grec?

—Pourquoi cette question, Dimitri?

—Il est mort en Grèce, dans un cachot. Aussi, il écrivait des épîtres aux Corinthiens.

—Où as-tu appris ça?

—À l'école, aux cours d'histoire sainte.

Sa mère le sermonna. Il devait se souvenir, toujours garder en mémoire que seule l'Église grecque orthodoxe détenait la vérité.

Ce détail n'intéressait pas Dimitri. Il était beaucoup plus préoccupé par sa soif de légendes colorées qui alimentaient ses propos et gardaient Catherine en haleine. Cette fois il attaquerait le sujet du canal de Corinthe, épisode qui avait coûté la vie à des milliers d'esclaves, la plupart juifs, qui avaient taillé la pierre avec des outils primitifs afin de relier deux mers.

Catherine, fille unique, avait eu une enfance monotone. Elle était née dans un chic quartier de la métropole. Mais un revers de fortune avait obligé la famille Rousseau à changer de train de vie. Madame Rousseau s'était repliée sur elle-même, n'avait pas pardonné l'échec de son mari qui avait englouti une fortune personnelle, héritée de ses parents. Quelques

rare amis lui étaient restés fidèles, ce qui donnait un certain sens à sa vie. La dame avait accepté un poste de réceptionniste dans une grande compagnie. Son salaire venait s'ajouter à celui de son époux, ce qui aidait à boucler les fins de mois.

Toute son attention se concentrait sur l'éducation de Catherine. Elle prévoyait de grandes choses pour sa fille; les leçons de ballet et de musique n'étaient plus qu'un rêve! Par contre, elle lui inculquait les bonnes manières, suscitait en elle le goût de l'élégance, de la coquetterie.

Catherine avait subi bien des déboires à l'école qu'elle fréquentait. On l'avait surnommée la «snob de l'Ouest». La fillette, tirillée par des leçons de savoir-faire et de bonne tenue prônées par sa mère, faisait contraste avec la grande désinvolture des enfants de son entourage qui pensaient surtout à s'amuser, à se taquiner, à improviser des jeux de groupe. Catherine souffrait de ces contradictions qui éloignaient ses compagnes.

—De grâce, laisse-lui un peu de latitude, priait le père, tu l'étouffes! Laisse-la respirer!

C'est à ce moment-là que Dimitri était entré dans la vie de l'adolescente. Ce fut tout un revirement. De morose, elle devint enjouée. Le ressentiment de ses compagnons de classe ne l'atteignait plus. Catherine vivait un rêve merveilleux. Toutes ses pensées convergeaient vers ces rendez-vous clandestins qui l'enchantaient. L'intérêt que lui portait Dimitri la réjouissait. Elle goûtait sa tendresse, sa douceur. L'écouter relater des histoires plus fantastiques les unes que les autres meublait sa solitude. L'enchantement se prolongeait bien au-delà des heures passées à écouter son jeune compagnon. Son imagination personnelle poursuivait son œuvre, prolongeait son plaisir.

—Tu es rêveuse, Catherine, distraite, as-tu des problèmes?

—Non, je pense à mes concours, maman.

Les semaines passaient, toutes aussi merveilleuses pour ces adolescents qui vivaient dans l'irréel. La créativité aidant, ils avaient amélioré les lieux de leurs rencontres. Un pauvre décor, sans falbala, qu'on devait faire disparaître à chaque visite pour effacer toutes traces de leur présence en ce lieu afin de protéger leur grand secret.

Catherine avait déniché deux coussins, une couverture et une veilleuse qui ajoutait une note romantique à leurs rendez-vous.

Peu à peu, des silences s'étaient glissés entre eux. Ils n'avaient plus besoin de se créer des chimères pour être heureux. Catherine, toujours très exubérante, préparait leur nid si elle arrivait la première, puis elle s'inquiétait. Et si Dimitri ne venait pas? Si elle ne devait plus jamais le revoir?

Un jour, monsieur Lafont avait eu besoin de l'assistance de Dimitri. Il aurait aimé courir informer Catherine, mais son père était là; il ne pouvait s'absenter sans éveiller l'attention.

Dès qu'il fut relevé de ses obligations, Dimitri grimpa les marches quatre à quatre, enjamba les obstacles et se trouva enfin dans le recoin de ses délices. Un moment pétrifiée par l'arrivée bruyante de son copain, Catherine s'était tapie derrière la vieille armoire.

—Non! s'exclama Dimitri à haute voix, Catherine est partie!

La fillette sortit de sa cachette et s'élança dans les bras de son ami. Dimitri se cabra. Le premier moment de surprise passé, il l'enlaça et la serra contre son cœur qui se mit à battre à un rythme fou.

Catherine s'exclama tout à coup :

—Il est tard, maman doit être rentrée.

Elle se précipita vers l'issue, oubliant de cacher les coussins. Elle rentra chez elle tremblante et alla se réfugier dans sa chambre. Les sentiments qui l'envahissaient étaient des plus troublants. Elle ne savait plus lequel primait, de son étourderie par trop cavalière qu'elle se reprochait ou de la sensation douce et enveloppante qu'elle avait goûtée entre les bras de Dimitri. Le bruit de la porte d'entrée la fit sursauter. Elle ferma les yeux. Sa mère, elle le savait, viendrait vérifier sa présence. Madame Rousseau couvrit sa fille qui semblait profondément endormie. Elle ramena les cheveux en broussailles et s'éloigna silencieusement, étonnée de ce sommeil à une heure indue.

Dimitri avait traversé la cuisine en coup de vent et s'était enfermé dans la toilette. Sa mère, il le craignait, aurait lu son embarras sur son visage. Son cœur palpitait encore, l'émotion l'étouffait. Après s'être calmé, il se rendit à sa chambre. C'était l'heure du souper, son père ne tarderait plus. Que n'aurait-il pas donné pour être seul avec ses pensées! Sa mère réitérait ses appels.

—Ça ne va pas, fiston?

—J'ai la nausée. Je n'ai pas faim.

Son père versa un doigt d'ouzo dans un verre, y ajouta de l'eau, ce qui rendit la liqueur d'un blanc laiteux.

—Bois ça, fiston. Ça retape son homme. J'ai vu que tu n'étais pas très en forme, plus tôt, au restaurant.

Dimitri rougit. Le père s'adossa. Il avait compris.

—Tu peux aller dormir si tu n'as pas faim.

—Goûte ton potage, Dimitri, je l'ai fait pour toi.

—Le petit veut la paix, Vera. La paix, tu comprends? Va, garçon!

Dimitri ne se fit pas prier. Il vola vers sa chambre, trop heureux de pouvoir enfin renouer avec les sensations fortes qui l'avaient envahi plus tôt.

Polovios hocha la tête, sourit. Son gars devenait un homme. Il se souvint de sa première fiancée, la plus petite et la plus belle brebis du troupeau qu'il avait conduite au pré à l'aurore d'un des plus beaux jours de sa vie. Elle avait gémi, la mignonne, lancé un cri niais qui l'avait grisé.

Polovios souriait à l'évocation de ce souvenir. Il en oubliait de manger. Le coude sur la table, la cuillère à mi-chemin entre la bouche et l'assiette, le regard perdu dans le lointain, il n'entendait pas Vera qui le priait de manger. Le potage refroidissait... « Cette grande ville n'a pas de troupeaux, ne peut-il s'empêcher de penser. Alors? Ah! la jeunesse! »

Le lendemain, jour de relâche, le rendez-vous n'aurait pas lieu. Maman Rousseau était en congé. Le désir fou de se retrouver en tête-à-tête ne cessait d'obséder les adolescents qui s'éveillaient lentement aux plaisirs de l'amour. Leur grande innocence ne faisait qu'accentuer leur rêverie et mousser leur imagination.

C'était dimanche, jour consacré à la famille. Il serait long. Dimitri joua au trictrac avec son père. Aux coups calculés succédaient des phrases entrecoupées.

—Reste-t-il assez de charbon dans le hangar pour finir la saison? Ah! ce salaud qui a profité de mon ignorance pour me vendre une vieille chaudière dont l'usage n'existe plus. À l'automne, je vais faire poser un brûleur à l'huile dans la vieille tortue, c'est plus propre et moins de trouble. N'oublie pas de

raïsser les cendres. Hé! fiston, c'est ton tour de jouer. La tête n'y est pas, hein? Vaudrait tout aussi bien jouer au domino avec ta mère, lança-t-il avec un sourire condescendant.

—J'ai bien des travaux d'école.

—Et plus de temps pour ton vieux père!

—Papa!

—Ça va, ça va, fiston. J'ai eu ton âge.

« Bien sûr, pensa Dimitri, il ne peut pas comprendre! » Et le garçon s'efforça de se concentrer sur le jeu. Son paternel était un champion. Rien ne lui aurait fait plus plaisir que de crier victoire, mais, aujourd'hui, il n'avait pas la compétition en tête.

Madame Rousseau, dans ses plus beaux atours, perchée sur ses talons hauts, avait entraîné à sa suite le papa et sa fille au Musée des beaux-arts. Elle déambulait gracieusement, un œil sur les merveilles exposées et l'autre sur les visiteurs dans l'espoir de repérer un visage connu. Elle était tout simplement charmée par le plaisir de se trouver dans ce milieu culturel évocateur des beaux jours ayant précédé ce qu'elle appelait avec dédain leur déchéance.

Catherine s'ennuyait! Les descriptions de Dimitri étaient beaucoup plus captivantes! Son père n'était pas sans détecter les soupirs de lassitude que laissait échapper sa fille. Il la comprenait; le snobisme de sa femme n'était pas sans l'irriter.

—Qu'est-ce que tu as, Catherine? Cesse de prendre des airs de martyre, tiens-toi droite, intéresse-toi à ce qui t'entoure. Ce ne sont pas toutes les filles de ton âge qui ont le privilège...

Et le sermon était débité d'un ton monotone, alors que le visage restait souriant.

—Tu nous emmerdes, Diane! Sortons d'ici.

La dame posa la main sur sa bouche et laissa échapper un « Ah! » horrifié.

Catherine avait refusé de souper. Renfermée dans sa chambre, elle étala ses cahiers de devoir tout en continuant de rêvasser. Le lendemain, après l'école, le charme renaîtrait!

Il était là, le cornet de glace fondait dans sa main. Il le lui tendit.

—J'ai rêvé de toi, hier.

Ils n'osaient pas se regarder.

—Prends le fauteuil.

Dimitri se laissa tomber sur le coussin, aux pieds de la fille. Il lui tournait le dos. Elle hésita puis posa la main dans sa chevelure bouclée qui faisait la fierté de maman Dracopoulos. Dimitri sentit le plaisir l'envahir. Des milliers d'insectes aux pattes velues le parcouraient, atteignant l'échine, se propageant dans tous ses membres. Il frétillait de plaisir. Il se retourna, s'agenouilla devant sa belle. Elle ferma les yeux. Sous l'effet d'une pulsion incontrôlable, il bondit sur ses pieds, renversa sa tête blonde contre le dossier de la chaise. Sur ses lèvres il déposa le baiser brûlant auquel il rêvait depuis trop longtemps. Pâmé d'ivresse, le cœur en feu, il prit ses jambes à son cou et disparut. Il sortit du hangar, s'arrêta, huma l'air frais, dévala l'escalier, et s'engouffra dans la ruelle qui courait sous les tunnels des hangars des étages supérieurs. Ce passage le plus souvent désert était utilisé surtout par les camions qui rapaillaient les ordures. Il ne redoutait pas de rencontres malencontreuses.

Catherine, aussi bouleversée que son ami de cœur, s'était levée et élancée vers l'issue. La vitre poussiéreuse de la fenêtre lui permettait de voir la silhouette de Dimitri qui s'éloignait à grands pas. Elle soupira. Cette fois, elle le craignait, elle ne le reverrait plus jamais! Elle retourna dans le cocon amoureux, prit place sur le coussin qu'avait occupé Dimitri, cacha son visage dans ses bras posés en cercle sur le fauteuil et pleura. Elle ignorait encore être sous l'emprise des feux de l'amour...

Le lendemain, Dimitri arriva à l'heure habituelle, le cœur palpitant. Catherine était là, derrière la cloison, il le sentait. Mais elle n'osait se montrer. Il l'appela doucement. Elle s'avança, hésitante. Il tendit les bras; elle vint s'y blottir.

—*Sagapo, sagapo poli! Katina.*

Elle ne comprenait rien à ce qu'il disait, mais la voix de Dimitri était si douce, si enveloppante, qu'il ne pouvait s'agir que de mots tendres. Ils restaient là, enlacés, grisés. Dimitri

empruntait à la langue de son pays d'origine pour chanter son amour à celle qui l'émouvait tant.

Le baiser volé sous le coup de l'émotion avait éveillé chez les deux adolescents le désir d'attouchements affectueux, ce qui resserrait leur amitié. Leur cœur dépouillé d'intentions malsaines restait pur. Leur amour idyllique suivait son cours telle une rivière limpide à l'abri de la crue des eaux.

Dimitri n'avait rien d'un garçon audacieux. L'esprit de famille et le respect d'autrui lui avaient été inculqués dès la tendre enfance. Les recommandations les plus sévères n'avaient cessé de lui rappeler que le pays d'adoption méritait respect et discipline en retour de ses portes ouvertes. Les repréailles d'une conduite condamnable freinaient ses élans naturels. Studieux et affable, il se soumettait volontiers à ses obligations. À l'école, il se faisait oublier. Contrairement à ses compagnons, il ne pouvait s'adonner aux sports, car il lui fallait participer, par ses gains, à l'entretien de sa famille.

La fabuleuse aventure qu'il vivait le transportait dans un autre monde, celui de l'irréel, du mythe, de l'enchantement qu'il savait si bien évoquer. À travers elle, il volait vers des sommets inconnus.

Lors de leur dernier rendez-vous, Catherine avait laissé entendre que ses parents s'absenteraient pour la fin de semaine.

—J'ai prétexté avoir beaucoup de travail à faire dans mes cahiers avant les examens. Je vais être seule. Si tu pouvais venir, je te ferais voir ma chambre.

Le cœur de Dimitri se mit à battre la chamade. Il baissa la tête.

—Tu ne dis rien?

—Il faut que je travaille.

—Si tu peux te libérer, viendras-tu?

—Ici, oui. Mais chez toi, ce ne serait pas correct. Moi, je ne pourrais jamais te faire entrer dans ma chambre.

—Je serai ici, je vais faire mes devoirs en t'attendant.

Le samedi vint, un samedi terne, pluvieux. La pluie tombait sans arrêt depuis trois jours. Le restaurant de Lafont était presque désert.

—Tu t'étioules, mon gars. Va t'amuser avec tes amis. Je m'arrangerai bien avec ton père. Ce n'est pas aujourd'hui que je ferai fortune. Tiens, prends ça.

Dimitri ouvrit de grands yeux.

—Vous n'avez pas à me payer...

—Tut! tut! File, méchant garnement. Le grand air te fera du bien.

Se tournant vers son père, il confia :

—Il fallait voir briller ses yeux! Vous en avez de la chance d'avoir un si bon garçon.

Le père se doutait bien des raisons de la joie de son fils, mais il ne fit pas de commentaires. Dimitri monta à l'étage, rasa le mur pour n'être pas aperçu par sa mère et se faufila jusqu'à son nid d'amour. Catherine était là, plongée dans l'étude. Elle s'était étendue sur la couverture et avait allumé la vieille lampe verte.

Les garçons pestaient. Le champ était si trempé qu'ils ne pourraient jouer leur partie de ballon. La fin de semaine menaçait d'être rasante. Le leader du groupe suggéra :

—Si vous promettez de ne pas être bruyants, je connais un coin au sec où on pourra s'amuser. J'ai trouvé la cachette où mon père cache sa bière. Surtout il ne faudrait pas se faire surprendre.

Et la meute se mit en branle. À la queue leu leu, ils se rendirent dans le hangar derrière la maison de Pierre, l'entraîneur.

Presque au même moment, Catherine tournait la tête et apercevait Dimitri qui l'observait. Elle sauta sur ses deux pieds et s'écria :

—Tu es venu! Tu es venu!

Elle se précipita dans ses bras. Ils échangèrent leur deuxième baiser. Catherine, folle de joie, renversa la tête et rit, d'un rire éclatant.

L'étonnement des sportifs en herbe réunis dans le hangar voisin n'avait d'égal que leur curiosité. Ils suivirent la direction des voix et vinrent coller les yeux entre les planches disjointes.

Catherine entraînait Dimitri. Ils dansaient enlacés, grisés. La jeune fille, ravie, attirait à elle son amoureux. Elle fit alors un geste étourdi qu'elle regretterait toute sa vie : elle enleva sa blouse qu'elle lança au loin.

Elle avait fermé les yeux, n'osant regarder le garçon qui voyait les seins pointus et effrontés de la fillette. Il se pencha, passa le bout de son doigt sur cette peau satinée, s'attarda au mamelon. Il crevait du désir d'y poser ses lèvres.

—Que tu es belle, Katina!

De l'autre côté de la cloison, ce fut l'hilarité.

—Fais-lui une grosse bise, le Grec, une bise sucrée.

Et les voyous filèrent, laissant derrière eux deux adolescents terrorisés qui venaient de voir leurs amours piétinées, le cœur lacéré.

Catherine fit alors une véritable crise d'hystérie. Debout, elle hurlait, trépigrait. Dimitri, ahuri, ne sut quoi faire. Il n'osait bouger. Catherine se pencha, saisit sa blouse, et fuit en courant, semant derrière elle ses gémissements.

Tout s'était passé si vite, était si inattendu que Dimitri ne parvenait pas à reprendre ses esprits. Il restait là, figé sur place. Qui était là, à les épier? Était-ce la première fois que ces voyeurs s'y trouvaient? Il pensait à Catherine.

Il savait qu'elle était seule à la maison. Il ne voulait pas la laisser aux prises avec sa douleur. Il s'enhardit, traversa la pièce voisine, se rendit à la porte qu'elle avait claquée en fermant. Il frappa; pour seule réponse il entendait les gémissements de son amie. Il se fit violence, entra, se rendit à sa chambre. Elle criait toujours, déchirait ses vêtements, bousculait ou lançait tout ce qui lui tombait sous la main.

Il s'approcha, la saisit par les épaules, tenta de l'attirer à lui pour la reconforter. C'est alors qu'il eut le plus mal. Elle sursauta, fit un pas de côté, saisit par le manche le miroir à main encastré d'argent, leva le bras dans un geste éloquent: elle allait le frapper.

—Catherine! hurla Dimitri.

—Sors, sale Grec, lâche, va retrouver ta gang. Combien de spectacles leur as-tu offerts? À quel prix? Combien de filles as-tu déshonorées?

Elle fonça sur lui. Il s'esquiva juste à temps pour ne pas être touché. Il courut, revint vers leur cachette et se laissa tomber sur le sol. Il pleura comme un enfant, pleura l'insulte, pleura la perte de son amie, pleura toutes ses larmes.

Se relevant, il plia la couverture, posa dessus les deux coussins et la veilleuse qu'il déposa dans le hangar attendant

à la maison des Rousseau. Le visage inondé de larmes, il cloua la porte secrète et mystérieuse qui avait laissé pénétrer le bonheur chez lui. Il le savait : il ne reverrait plus jamais sa Catherine, mais très longtemps il la pleurerait.

Le lundi matin, il se présenta à l'école, inquiet de ce qui pourrait se passer. N'ayant vu personne, il ne pouvait savoir qui s'était trouvé là à les épier. Lorsqu'il entra dans sa classe, les fanfarons ne purent résister à la tentation. Ils se mirent à frapper sur leur pupitre en scandant les mots : « Que tu es belle, Katina, que tu es belle, Katina ! » Pierre, le meneur de jeu, s'avança en se dandinant et turlutait : « Une grosse bise sucrée. Allez, Dimitri, une grosse bise. »

Les élèves se tordaient de rire. Pas de doute possible, la nouvelle s'était ébruitée. Le professeur eut peine à rétablir l'ordre.

— Pierre, ça suffit ! Reprenez votre place.

Le voisin de pupitre se pencha et dit juste assez haut pour être entendu :

— Hé ! l'enfant sage, tu es un briseur de cœur.

Il accompagna sa remarque d'un clin d'œil complice. Dimitri venait de gagner, bien malgré lui, l'estime de ses compagnons qui l'avaient jusque-là dédaigné. Il avait peine à suivre les cours donnés. Son esprit vagabondait auprès de sa douce Catherine qui s'était subitement métamorphosée en tigresse. Elle avait hurlé, tout brisé. L'école terminée, il rentra lentement chez lui, désabusé. Il jeta un regard en direction du hangar, mais n'osa y entrer. Cette fois il avait définitivement perdu son amie, il en était convaincu.

Il rentra chez lui aussi déconcerté qu'il avait quitté le matin, pâle, les traits tirés. Sa mère, le croyant malade, le nourrissait de bouillon de poule, ce qu'il avait en horreur. Son père souriait. Il savait de quel mal souffrait son fils : le mal d'amour, qui ne tue pas.

Dimitri ne revit plus Catherine. Il fuyait maintenant son refuge qui lui rappelait trop de souvenirs.